

Cours pour les Supérieurs OCist – Rome 2013

Chapitres sur la Règle de Saint Benoît, le 8 juillet 2013

La dimension d'accueil du fils perdu et adopté de nouveau pour reconstruire avec lui la communion fraternelle détériorée, nous la retrouvons exprimée dans le rôle que saint Benoît assigne au supérieur durant la célébration de l'Office divin. Je trouve particulièrement significatif comment saint Benoît demande de réciter le Notre Père aux Laudes et aux Vêpres : « On ne laissera jamais les offices des Laudes et des Vêpres s'achever sans que le supérieur ne dise, en dernier lieu, en entier, et de manière à être entendu de tous, l'oraison dominicale, à cause des épines des scandales qui se produisent dans la vie courante. En disant : 'Pardonne-nous, comme nous aussi nous pardonnons', les frères se lient par l'engagement réciproque inclus dans cette demande ; et ils peuvent ainsi se purifier des fautes de ce genre. » (RB 13,12-13)

Le matin et le soir, aux deux Offices principaux de la liturgie monastique, le sommet de la prière commune est à juste titre la prière du Seigneur, le Notre Père. Saint Benoît le fait chanter par le supérieur seul, comme pour souligner le fait que c'est le Christ lui-même qui récite le premier cette prière avec nous et pour nous. L'effet principal de cette prière du Christ parmi nous est la Rédemption, le fruit de la Croix, la rémission de nos péchés. La communauté s'unit de fait à la récitation du Notre Père au point où les demandes deviennent des demandes de pécheurs, c'est-à-dire au point où la prière filiale de Jésus devient la prière des fils adoptifs : « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés ». Le supérieur qui jusqu'à la demande du pain quotidien priait seul pour signifier qu'il priait pour ainsi dire en représentant le Christ, continue la prière en tant que pécheur, ce qu'il est réellement, ensemble avec tous les frères. Nous faisons le choix de nous accueillir à nouveau, comme des fils qui demandent à Dieu la rémission de leurs dettes envers Lui, qui demandent le pardon pour avoir gaspillé tous les biens reçus en s'éloignant de Lui, et nous le supplions de refaire, dans sa miséricorde, le choix de nous adopter une nouvelle fois. Et cela engage notre liberté, implique une responsabilité, ou plutôt entraîne une conséquence, une résonance dans notre liberté : la décision de nous réconcilier avec nos frères et sœurs en leur remettant aussi leurs fautes commises à notre égard.

L'expression « épines des scandales – *scandalorum spinae* » rend bien la nature profonde du péché, du vice. Les épines sont des aiguillons qui empêchent l'adhésion, l'union, le contact agréable. Les épines sont des protubérances à la fois défensives et offensives. Avec cette image, Benoît résume tous nos comportements, paroles, sentiments, pensées, dont nous nous servons pour simultanément nous défendre contre les autres et les offenser. Les épines symbolisent notre peur de l'autre qui s'exprime en offense. C'est de là que naissent les querelles, les scandales, ce qui nous fait tomber, ce qui fait de nous les uns pour les autres des occasions de chute, d'être infidèles à l'amour du Père, infidèles à la grâce d'être enfants de Dieu.

Je pense que cette cérémonie du matin et du soir, avec laquelle le supérieur « célèbre », d'une certaine façon, la Prière du Seigneur comme un sacrement de miséricorde et de grâce qui, comme une Pentecôte, descend du Père pour pénétrer les cœurs et les relations de tous les frères, je pense que cette cérémonie décrit bien le sens, la beauté et la ferveur de toute la prière monastique communautaire. C'est une prière qui permet à la prière de Jésus de s'incarner en nous et parmi nous. Elle permet à la grâce d'être des fils adoptifs de Dieu de pénétrer notre liberté et d'embrasser toutes les relations que nous vivons, toute notre vie humaine. Je pense que l'approfondissement de cette image pourrait être un chemin de conversion et de guérison pour les personnes et les communautés. Il nous fait comprendre à quel degré de profondeur l'abbé doit et peut être instrument de ce constant renouveau de la communauté, dans l'humilité de se reconnaître pleins d'aiguillons de peur et de violence devant Dieu et devant les autres.

Le rôle fondamental du supérieur décrit dans cette scène liturgique du chapitre 13 de la Règle, rôle qui se reproduit dans tous les domaines de la vie du monastère, est essentiellement celui d'être par la prière et la parole un témoin de la Rédemption qui, grâce à la prière du Christ, descend du Père comme grâce d'adoption et s'accomplit en nous dans la mesure de notre disposition à nous réconcilier avec les frères. La prière filiale de l'abbé doit comme provoquer la prière filiale et fraternelle de toute la communauté.

Je pense que c'est à partir de ce centre que nous devons comprendre toute la responsabilité que l'abbé doit assumer, jusqu'à la correction et à la punition, pour obtenir la ferveur et la présence de tous les frères à la prière commune.

Au fond, l'abbé doit veiller, encourager et corriger pour aider les frères à ne pas négliger cette source de transformation de leur vie, ce point d'eau qu'est la prière de Jésus au Père auquel l'Esprit Saint nous offre de nous unir au sein de la communauté chrétienne à laquelle nous appartenons par vocation. C'est justement au cœur de l'Office divin, de *l'Opus Dei*, que nous commençons et terminons chaque jour en nous rappelant que nous avons « reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba, Père ! » (Rm 8,15). C'est pour nous souvenir et pour vivre de ce mystère que nous avons un supérieur et une communauté, que nous sommes des moines et des moniales cénobitiques. C'est seulement en mettant au centre la participation humble et contrite à la prière que Jésus adresse au Père que nous pouvons vivre la charité de la fraternité.

Quand saint Benoît nous dit sans ambages : « On ne préférera rien à l'Oeuvre de Dieu » (RB 43,3), c'est-à-dire à l'Office divin, c'est surtout à ce mystère et à cet événement que nous devons penser, plutôt qu'aux formes, aux temps et manières de célébrer l'Office. Il ne nous demande pas de préférer une forme, une cérémonie, mais le mystère que l'Office nous donne de vivre et d'accueillir toujours à nouveau. Ce mystère est la grâce de la vie filiale que nous recevons de l'Esprit Saint en nous unissant à la prière du Christ jusqu'à l'exprimer dans la charité fraternelle.

Toute la liturgie veut nous rappeler, nous faire célébrer, accueillir et vivre ce mystère, cette grâce, pour que la vie de fils adoptifs puisse irradier tous les moments et aspects de notre existence.

Je ne sais pas qui d'entre nous est conscient de cette importance de la prière commune, qui d'entre nous la vit comme source jaillissante d'un renouveau continu de la vie personnelle et communautaire. Nous souffrons tous de tant d'« épines » qui poussent dans nos communautés. Beaucoup de ces épines sont pour la communauté et surtout pour les supérieurs réellement « une écharde dans la chair » qui nous irrite et dont nous souhaiterions, à juste titre, être libérés. Nous nous donnons beaucoup de mal pour résoudre ces problèmes, pour arracher, extirper ces épines, mais le résultat est souvent décevant, et les épines repoussent toujours.

Qui d'entre nous prie l'Office en général, et particulièrement le Notre Père, avec la conscience croyante de prier le Père avec le Christ, et donc avec la conviction que seul le Père peut, s'Il le veut, extirper les aiguillons, guérir ceux qui les portent et ceux qui en sont blessés ? Que Lui seul peut réconcilier les cœurs et les relations dans la grâce de l'Esprit qui fait de nous des fils adoptifs de Dieu ?

Qui d'entre nous vit tous les actes, tous les colloques, les réunions, les corrections, les exhortations qui font partie du ministère de l'abbé, dans cet esprit, avec cette disposition du cœur, comme si nous nous trouvions constamment en présence de Dieu en priant le Notre Père avec Jésus jusqu'au point d'être disposés à pardonner comme le Père nous pardonne, à accueillir la grâce d'être fils de Dieu et, par conséquent, la grâce d'être frères et sœurs en Lui ?

En définitive, tous les psaumes, toutes les prières de la liturgie veulent nous conduire à cela, à cette profondeur. Et c'est de là que naîtra la transformation de toute la vie et finalement du monde.

Je crois qu'on pourrait comprendre et interpréter toute la Règle de saint Benoît à partir de ce point central. Nous n'avons pas le temps de le faire maintenant, mais chacun de vous pourra faire cet approfondissement, et moi, je le ferai peut-être en septembre avec les jeunes du Cours de Formation Monastique. C'est aussi un approfondissement, une méditation que chacun doit faire dans le contexte concret de sa communauté, de ses problèmes et difficultés, des « épines » et des « scandales » qui le préoccupent comme supérieur de telle communauté particulière.

Chaque supérieur devrait seulement se poser la question s'il collabore ou non à l'adoption divine des frères et sœurs de sa communauté. C'est un travail qui commence et s'achève toujours dans la prière du Christ, car c'est une œuvre que seul l'Esprit Saint peut accomplir en nous et entre nous. Chaque moine, chaque moniale est invité à se convertir à cette vie, et tout le monastère ne sert qu'à cela. Le supérieur a la responsabilité de rappeler sans cesse, avec la prière, la parole, l'exemple, l'amour cette vocation et cette grâce fondamentales qui font de la vie monastique un signe de la vérité de la vocation chrétienne pour chaque homme et chaque femme de tout état de vie, de toutes les conditions, de chaque culture.

Ce n'est pas pour rien que saint Benoît fait culminer les douze degrés de l'humilité dans l'exemple du moine imprégné d'humilité, dans son cœur et dans son corps, et qui l'exprime partout, « à l'Oeuvre de Dieu, à l'oratoire, dans le monastère, au jardin, en chemin, aux champs, en tout lieu » (RB 7,63). Un peu plus loin, il dira que cette attitude est celle du publicain justifié au fond du temple (cf. Lc 18,13-14). Pour saint Paul, justification, rédemption et adoption filiale coïncident. De fait, tout de suite après le passage cité, saint Benoît conclut le chapitre sur l'humilité en parlant de l'amour filial de Dieu, c'est-à-dire de l'amour du Christ qui en nous se substitue à la crainte servile. Cet amour filial est la manifestation de l'Esprit Saint qui nous purifie de nos péchés, des « épines » dont nous avons parlé : « Voilà ce que le Seigneur daignera manifester dans son serviteur, purifié de ses défauts et de ses péchés, grâce à l'Esprit-Saint. » (RB 7,70).

Le passage de la crainte servile à l'amour confiant des fils n'est pas seulement une transformation intérieure qui doit s'accomplir dans chaque moine, chaque moniale qui suit le chemin tracé par saint Benoît : c'est une transformation qui doit aussi se réaliser dans la relation de chaque supérieur avec sa communauté et avec les frères et sœurs individuellement. C'est seulement à partir de là que le supérieur commence à aimer sa communauté dans l'amour du Christ, dans cette charité donnée par l'Esprit Saint en qui l'on aime le Père et les autres du même amour, ou plutôt, en qui l'on aime les autres en aimant le Père. Je sais que ce n'est pas facile d'aimer sa communauté sans méfiance, sans exaspération, sans crainte. Mais « celui qui reste dans la crainte n'a pas atteint la perfection de l'amour » (1 Jn 4,18), et cela vaut pour l'amour de Dieu et pour l'amour du prochain. C'est pourquoi, je le répète, nous sommes les premiers à avoir besoin d'aller à la source de la charité, à ce que saint Jean appelle « l'amour parfait » qui « chasse la crainte » (ibidem). Cet amour parfait est « Dieu qui nous a aimés le premier » (v.19).

Je pense que c'est ce retour toujours renouvelé, toujours plus profond, à Dieu qui nous aime le premier, que saint Benoît nous demande et nous offre par le rôle qu'il assigne à la liturgie et à la prière en général dans la vie du monastère. Le passage du douzième degré de l'humilité que je viens de citer est intéressant, cette énumération des lieux et moments où se manifeste l'humilité parfaite, parce que elle nous parle comme d'une irradiation qui atteint le monde depuis le centre de la liturgie communautaire : « à l'Oeuvre de Dieu, à l'oratoire, dans le monastère, au jardin, en chemin, aux champs, en tout lieu » (RB 7,63).

Le centre et le foyer du rayonnement de l'humble amour qui chasse la crainte, c'est-à-dire de la vie des fils adoptifs de Dieu dans l'Esprit Saint, c'est l'Office divin. Un foyer de lumière vit réellement s'il rayonne, et c'est pour cela que l'énumération des cercles touchés par les rayons est importante car sans eux, l'œuvre de Dieu resterait une pratique stérile, vague, gâtée, qui s'occupe de formes et de sentiments pieux; elle ne serait pas la source de l'amour filial et fraternel sans crainte qui continuellement communique sa lumière du chœur à l'oratoire, de l'oratoire au monastère, du monastère au jardin, du jardin à la rue, de la rue aux champs, et des champs à tous les lieux, c'est-à-dire au monde entier.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist